

Für einmal hab ich doch den Kampf der
Hausfrau gegen den einer bescheidenen
Volksaufklärerin getauscht und freue mich,
die davon mitzutellen. *J. Barts*.

A PROPOS DE PENSÉE BARTHIENNE

Parce que la théologie de Barth est une œuvre vaste et veut embrasser toute la doctrine et tous les problèmes qu'elle pose, et que nous sommes à une époque de systèmes, d'ordres nouveaux et d'idéologies, on craint que la théologie elle aussi subisse la loi du siècle. Parce que son auteur est un génie éminemment spéculatif et subtil, on se dit que voilà un système de plus, qui sera infirmé et dépassé comme les autres et n'atteindra pas davantage la vérité que les vastes constructions qui l'ont précédé. Parce qu'il ne se fonde pas sur la raison, on évoque le spectre des « Weltanschauungen » bâties à priori pour les besoins de la cause, sans assise valable et imposées de force à l'esprit humain. On crie à l'irrationalisme, on constate chez l'auteur de la *Dogmatique* un tour d'esprit hégélien, une dette à l'existentialisme alle-

mand ; on hoche la tête devant la prétention de réduire en formules le mystère de Dieu ; on redoute qu'un retour à la doctrine soit une de ces tentations stériles de revenir au moyen âge en bousculant et violentant la pensée libre ; on appréhende une nouvelle époque d'austère orthodoxie, d'intransigeance, de tyrannie et de sécheresse spirituelles ; on a l'impression que l'Eglise va cesser d'être la grande consolatrice et un foyer de vie spirituelle pour se confiner dans les vaines querelles de principe et un fanatisme aussi agressif qu'exclusif. L'appréciation que voici, souvent entendue de la bouche d'hommes informés et d'une grande délicatesse spirituelle, résume assez bien cette crainte qu'il n'y ait pas là place pour la vie, la ferveur, la piété : « Le barthisme ? un beau catéchisme, mais rien de plus ».

Est-ce que vraiment il n'y a pas là une source de vie ? Est-ce que cette redécouverte de la puissance et de l'amour de Dieu ne nous rend pas accès à toutes les forces et toutes les bénédictions que Dieu donne ? Nous ne connaissons guère encore les effets de ce renouveau dogmatique. Nous n'en avons d'expérience directe et personnelle dans nos paroisses que par les soi-disant intransigeances de certains jeunes disciples. Ce que nous en connaissons le plus, c'est sa lutte contre le nazisme, sa prise de position devant le problème juif et le problème allemand, le problème communiste aussi. Cette prise de position nous effraie plutôt par les risques qu'elle comporte, par son fi d'un certain réalisme politique, par la violence qu'elle fait à nos conceptions les plus ancrées. Elle

a l'air de détourner l'Eglise de ses tâches immédiates et quotidiennes au profit de grandes questions lointaines.

Or il y a, dans notre pays comme à l'étranger, des paroisses et des milieux qui vivent de cette redécouverte de notre foi, pour qui elle n'est pas qu'un beau catéchisme, mais la piété de tous les jours, la grande réalité qui façonne nos vies. Tout ce domaine nous est peu connu, parce que jeune encore, parce que l'information est difficile, parce que trop peu de sermons, de rapports, de livres de piété ont paru en français et que l'allemand rebute notre public, même cultivé.

Sans compter les obstacles proprement intellectuels : il y a en beaucoup de nous un platonicien qui sommeille, pour qui vérité religieuse et vérité de connaissance ne font qu'un et doivent par conséquent être jugées au même critère. Pour ceux-là, croire en Dieu sur la foi des Evangiles, sans savoir de lui plus que n'en disent les Evangiles, reste un acte sans fondement, un saut dans le vide. Et il y en a beaucoup aussi en qui c'est un aristotélicien qui sommeille : d'une distinction de langage ils glissent à une distinction de fait. Pour ceux-ci, il y a la théorie et la pratique, la doctrine et la vie, deux domaines distincts bien que soumis l'un à l'autre. Comment saisiront-ils le monde de la foi, où la foi n'existe pas sans les œuvres, où les œuvres, l'obéissance, l'amour, sont la respiration même de la foi, où l'acte de foi est en même temps acte d'obéissance ? Car Dieu se révèle dans les ordres qu'il donne, agit dans ce qu'il

nous fait accomplir par le Saint-Esprit. Laissons-nous donc délivrer des cadres trop étroits de notre esprit, de l'étreinte de la logique.

C'est pourquoi, ayant personnellement appris à connaître le « barthisme » par le contact avec les milieux barthiens en même temps que par les livres, et les fruits en même temps que les racines, mon propos sera de laisser délibérément de côté la doctrine pour décrire la vie, telle que je l'ai observée, de gens délivrés de bien des soucis et de bien des fardeaux, animés d'une invincible espérance, dont la prière est exaucée, recevant chaque jour de Dieu leur tâche quotidienne sans devoir la chercher ni tirer de grands programmes. Nous, spectateurs, nous avons peine à discerner les actions des hommes à côté du « catéchisme », de la foi. C'est que l'éthique et la piété ne sont pas tant ici action des hommes qu'action de Dieu en eux, du Saint-Esprit. Les considérations qui vont suivre puissent-elles effacer notre méfiance.

Il est bon de connaître un peu les origines de la *Dogmatique* de Barth. Or, l'impulsion initiale n'est pas venue d'un goût et d'un don personnels de son auteur pour les spéculations, ni de la nécessité de réfuter un système. Elle vient de la simple réflexion du pasteur sur son ministère. Elle a été faite par un pasteur pour les pasteurs, pour répondre aux problèmes que pose la conduite d'une paroisse. D'un côté il y avait la misère du peuple et du monde modernes : l'encroûtement bourgeois, la nullité spirituelle, l'ignorance et les vices, la toute-puissance de l'argent, les revendi-

cations ouvrières, la désillusion et l'indifférence à l'égard de l'Eglise. De l'autre, l'impuissance de l'Eglise, celle du pasteur qui ne sait par où commencer ni comment s'y prendre, qui doute de l'efficacité de son message et de ses moyens. La question jaillit : « Que prêcher ? Que leur donner ? Comment parler de Dieu ? Qu'est-ce que l'Eglise ? A-t-elle une mission propre et irremplaçable ? » Il fallait tout redécouvrir. Les gros volumes de la *Dogmatique* sont cette quête de Dieu et de l'Eglise, cette redécouverte de Dieu, de son intervention toute-puissante, des ordres qu'il donne, des promesses qu'il fait et qu'il accomplit. Considérons quelques points essentiels de cette redécouverte, de cette perspective nouvelle dans nos vies. Nous y trouverons d'abord un immense désentravement de toutes les adjonctions et de toutes les illusions humaines qui assombrissent ou faussent la connaissance de Dieu et de sa volonté.

Le Dieu de la Bible, de toute la Bible, est le Dieu d'amour qui appelle sa créature, et fait alliance avec elle, qui l'a créée pour l'appeler et pour lui donner son Fils, qui la veut soumise à sa voix et qui lui parle, qui la juge et qui lui pardonne, mais veut qu'elle ne vive que de lui, et alors seulement, alors vraiment elle vit.

A travers toute la *Dogmatique* court une adoration passionnée de l'amour du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et de lui seul. La *Dogmatique* nous libère de tout ce qui n'est pas le Dieu qui se révèle dans son amour, elle desserre les liens, les entraves, que la logique humaine, les a priori de la pensée, l'inter-

prétation historique ont tissés autour de ce Dieu-là. L'esprit, ou le mysticisme, ou l'action charitable, sont des moyens impropres pour atteindre Dieu. Le moyen propre, c'est la foi, et c'est obéissance à Dieu que de vouloir croire, et croire au Dieu de la Bible. Finis alors nos griefs et nos méfiances à l'égard d'un Dieu qui ne nous exauçait ni ne nous conduisait plus parce qu'il n'était plus le Dieu qui aime et qui sauve. La vraie foi, non d'intellect mais d'obéissance, nous introduit dans l'action de Dieu, fait de nos vies l'objet et le théâtre de cette action, elle ouvre la porte à l'événement, à l'émerveillement, à la joie. Notre piété, notre conduite seront d'abord d'écouter Dieu, de le laisser agir, d'appeler son secours et son pardon dans notre impuissance, et ils viendront.

La Bible ne nous présente qu'un Dieu, le Dieu d'amour, d'un bout à l'autre de ses livres légendaires, historiques ou prophétiques. Ce Dieu appelle les hommes à répondre à son amour, à se laisser pardonner par lui, à se laisser protéger par l'obéissance à sa loi des embûches du monde. Il n'y a qu'une morale chrétienne, qui est cet acte de foi, et qu'une foi qui fasse vivre, celle qui est cette acceptation de tout ce qui vient de Dieu à chaque moment de notre vie. Croire au Père, c'est observer sa loi avec une reconnaissance filiale parce que venant de lui elle est seule bonne, parce qu'elle est seule appropriée à notre véritable état, celui de créature. La loi de Dieu n'est pas contrainte, mais libération. Dans ses limites, toutes les joies de la terre sont à nous, permises,

belles, exemptes de danger. Elles ne nous tyrannisent plus, ni ne nous séparent de Dieu. Voilà qui est loin de ce que nous appelons avec amertume « la morale » de l'ascétisme, de l'étroitesse. Les fruits de la terre, les biens, les dons de l'intelligence, les facultés de l'*homo faber* comme de l'*homo sapiens*, toutes les splendeurs de la Création nous sont rendues. Rendues au centuple, car les recevant de Dieu au lieu de les conquérir nous-mêmes, nous n'en concevons plus d'orgueil, orgueil de classe ou de race, par exemple ; nous ne cherchons plus à les posséder aux dépens de notre propre vie ni du prochain ; nous ne choisissons plus arbitrairement l'argent ou le progrès, ou l'intelligence, pour en faire la base d'une civilisation exclusive ; nous ne les accaparons plus âprement de crainte de les perdre ou d'en manquer ; mais nous en faisons part à notre prochain et ne méprisons plus les dons différents qu'il a reçus.

Croire au Christ sauveur, c'est avouer que nos œuvres, nos décisions, nos sentiments, sont corrompus par le péché, sont sous la malédiction. C'est renoncer à notre effort héroïque, épuisant et vain pour nous assurer contre les conséquences de nos actes, pour anticiper l'avenir, pour proclamer nos droits, pour faire figure devant les hommes, leur faire oublier nos faiblesses. Car nous avons cette assurance insurpassable que le Christ nous prend comme nous sommes, nous délivre du mal que nous avons engendré à chacun de nos actes, comme du fardeau du passé et du regret. Combien notre allure est dégagée, notre bagage minime, notre force renou-

velée à chaque étape sur le chemin de notre pèlerinage terrestre ! C'est dans cette obéissance et cette soumission que réside notre liberté, car il n'y a pas pour la créature de liberté absolue ; il n'est question pour elle que d'appartenir au vrai Maître, et non aux forces de la Création. Seule cette voie étroite ne nous isole ni de notre prochain ni de nous-mêmes et ne nous asservit pas à la créature, ce qui serait idolâtrie.

Si nous cherchons à connaître dans cette nouvelle lumière la volonté de Dieu et nous mettons à le servir et l'adorer comme il le veut, nous assistons à une simplification et une libération analogues de notre éthique et de notre piété.

La créature à l'image de Dieu est amour. Dieu n'a pas créé l'homme isolé, mais un couple, l'unité de deux êtres différents et qui ne sont rien l'un sans l'autre. L'homme n'existe pas sans cette acceptation du prochain comme il est, sans ce désir du prochain, envers qui il peut être homme. Tous les rapports humains sont magnifiés et réalisés dans cette vocation : désirer et aimer notre prochain comme Dieu a désiré sa créature pour l'aimer. Réjouissons-nous donc d'être le prochain de quelqu'un, comme il est : une faible femme, un prolétaire, un mécréant, un imbécile, un étranger, un socialiste, un enfant, un supérieur, sans d'abord nous choquer ou vouloir le rendre semblable à nous et lui imposer nos propres buts. Le chrétien accorde à son prochain ce qu'il demande de lui : protection, soumission, compassion, liberté, argent, plaisir. Il accepte de son prochain ce

qu'il lui donne : aide matérielle, autorité, reconnaissance. Il ne juge pas son prochain digne ou non de son aumône, de son intercession, de sa confiance, de son espérance. L'amour n'est ni une unanimité ni une effusion sentimentale ni un sentiment que l'on porte à l'humanité en général, mais cette loi miséricordieuse selon laquelle nous ne sommes pleinement hommes que dans nos rapports particuliers, dans notre rencontre avec le prochain. Confesser l'amour de Dieu, c'est prendre dès aujourd'hui cette attitude vis-à-vis de notre femme, ou de nos enfants, de nos collaborateurs, de nos ouvriers, de nos concitoyens, des étrangers, des inconnus qui se présentent ; c'est quitter cette rancune envers ceux qui ne sont pas comme nous, notre peur d'eux ou notre révolte contre eux. L'amour n'est plus une vertu, c'est obéissance, militation. Nous recevons l'ordre de contre-attaquer le courant du monde, de prendre l'offensive et d'aimer, et cette obéissance nous fait membres du Royaume. On a longtemps cru que l'image de Dieu était l'âme, l'esprit, une qualité de l'homme et non un rapport entre lui, son prochain et Dieu ; on a cru que la créature remplirait sa vocation par la civilisation et la liberté. Nos civilisations vont peut-être périr demain. Ne nous angoissons pas ; il n'y a qu'une civilisation : le règne de l'amour du Christ, qui nous appelle à former la seule vraie société : son Eglise.

Le Dieu d'amour élit. Car il n'y a pas d'amour sans choix, hors du particulier. Dieu appelle un homme : Adam, Abraham ; il appelle une commu-

nauté : Israël, l'Eglise. L'Eglise n'est plus une institution pieuse ou humanitaire, elle est la famille fraternelle de ceux que Dieu a appelés et rassemblés lui-même pour écouter sa Parole et vivre de sa grâce.

Nous voilà délivrés de cette illusion stérile et desséchante d'une piété individuelle, consolés des imperfections de l'Eglise. Car les bénédictions de Dieu sont pour la famille fraternelle de ceux que Dieu appelle et rassemble lui-même et qui vivent de sa grâce. Nous pouvons croire à cette Eglise, cesser d'être scandalisés de son petit nombre, car c'est là que Dieu veut nous aimer et être aimé. Nous n'avons pas à augmenter cette Eglise par des moyens illicites : la propagande ou la contrainte au lieu de l'Esprit-Saint. Il suffit qu'elle soit le lieu où Dieu parle, agit, exauce. Il fera de grandes choses. Elle n'est pas le lieu où l'on fait la morale, où l'on va avec des mines contrites, mais où l'on va se réjouir de son Dieu, et par obéissance s'aimer en frères, enfants d'un même Père. La bénédiction répond à cette obéissance. L'Eglise est celle qui aime, qui accueille et qui secourt là où personne d'autre ne le fait, qui apporte Dieu et qui aime en son nom. C'est sa seule tâche, modeste, mais sa dignité et son privilège uniques. Voilà notre place et notre œuvre dans la société : être membres de l'Eglise.

Ce n'est pas nous qui connaissons Dieu. Mais il se révèle. En créant le sabbat, au commencement, il a créé sa venue parmi nous. Parce qu'amour, il ne se montre pas dans son immanence, que ce soit dans la

nature ou dans notre âme, mais il vient à nous dans l'histoire, par son incarnation et par sa Parole. Il nous rencontre par l'événement historique des deux alliances témoignées dans la Bible, et dans la réactualisation de la Bible par l'Esprit-Saint. Aussi n'y a-t-il de présence et d'intervention de Dieu pour nous que dans le ministère de sa Parole : prédication, étude de la Bible. Il ne nous dit sa volonté que là, et non dans l'extase mystique, par exemple. Nous ne voyons son action et son jugement dans les événements qu'à la lumière de la Bible. Cela rend vains tous les efforts mystiques et sentimentaux pour entendre Dieu directement en nous-mêmes, et nous délivre de l'idée qu'il faut être pour croire une « âme profondément religieuse », et nous convertir à grands fracas d'illuminations. Cela nous réapprend à prier ce que Dieu veut que nous lui demandions, à oser lui demander ce qu'il nous offre. Cela rend à la prédication de la Parole son rôle éminent et irremplaçable... et délivre le prédicateur de multiples soucis secondaires. Mais à une condition, c'est qu'il soit fidèle au texte biblique et l'explique sans s'en écarter, comme un maître expliquerait une lecture à des élèves, sans chercher à traiter un sujet moral ou mystique, sans mutiler le message de Dieu en ne parlant que de la loi sans le pardon ou que de la grâce sans l'obéissance, de l'ancienne alliance sans proclamer la nouvelle. Ce rôle capital de la Parole de Dieu nous interdit de mépriser le travail de l'exégète ou du dogmaticien, l'autorité des docteurs de l'Eglise comme notre

devoir de reconstruire et de réactualiser sans cesse leur enseignement. Il nous interdit de nous imaginer qu'avec un peu de bonne volonté et de charité on arrive à tout dans le ministère et la piété. Il nous apprend à lire la Bible dans son unité, sa totalité, dans la concordance de ses parties. Et cette obéissance-là nous fait interroger avec émerveillement notre Bible, nous réapprend à lire chaque chapitre enrichi des résonances de tout le contexte, nous fait redécouvrir le message et la saveur de bien des passages arides ou considérés comme secondaires. Et alors la prédication nous aura donné à aimer et à adorer. Alors le culte aura été le culte ; il aura uni la paroisse dans la participation à un événement réel, c'est-à-dire qu'il l'aura édifiée, littéralement : construite. Le Saint-Esprit aura été à l'œuvre, nous l'aurons enfin trouvé. Car le Saint-Esprit est l'Esprit du Dieu qui parle, l'Esprit de Jésus-Christ, qui est la Parole faite chair. Il n'y a pas d'Esprit où il n'y a pas la Parole et notre obéissance est son œuvre. Point n'est donc besoin de notre effort humain ni d'innovations liturgiques pour qu'il se passe quelque chose au culte.

Il est enfin un dernier aspect de Dieu, sans lequel notre vie chrétienne ne saurait être fervente ni assurée. Le Dieu d'amour est aussi le Dieu souverain, le maître des peuples comme des hommes. Leur maître miséricordieux qui patiente et appelle jusqu'à ce que tous aient été confrontés avec lui ; qui les châtie et les abandonne aux forces mauvaises, leurs idoles, lorsqu'ils se détournent de lui, jusqu'à ce qu'ils

demandent grâce. Les épreuves et les fléaux qui s'abattent sur les hommes et les peuples, les habitudes devenues maîtresses, les idées fixes et les ambitions démesurées, cet envahissement des puissances démoniaques sont les avant-coureurs du jugement divin, jusqu'à ce que les hommes et les peuples reviennent à Dieu. Car si l'homme est libre, il n'est pas indépendant, ni son propre maître ; il choisit son maître mais n'est pas sans maître : c'est Dieu ou les démons, et il tient ses biens et sa terre de Dieu ou des démons. Telle est la compréhension qui nous est donnée des événements, en particulier des événements actuels ; telle est aussi l'immense espérance qui luit dans les ténèbres et la misère de notre monde. Le chrétien n'est pas sans réponse au milieu de son temps, ni sans forces. Il sait qu'il est dans le temps de la patience miséricordieuse de Dieu, et non de son impuissance ; il sait que les puissances du mal ne vont pas vaincre, mais ont déjà perdu la partie, sur le Calvaire, et que Dieu les anéantira à son jour et à son heure. Il sait que Dieu promet la vie éternelle et que les événements sont annonciateurs des derniers jours. Alors aucune puissance, ni politique, ni d'argent, ni d'opinion, ni de tradition, aucune pression, aucun succès massif ne lui fera foncièrement peur ni ne l'obligera à la soumission ; aucune ne fera taire en lui le témoignage de l'espérance et de la justice. Et quand les forces mauvaises sont à terre, le chrétien est là, sachant que le jugement n'appartient qu'à Dieu, non aux hommes, et que Dieu offrira d'abord et inlassablement son pardon. Point n'est

donc besoin de s'immobiliser dans la rancune, la méfiance et la revendication, point n'est besoin de refaire la décevante expérience d'illusions pacifistes, par exemple, point non plus de rester prisonnier de préjugés de classe ou de race. Le chrétien est prêt pour la reconstruction. Dieu peut l'amener à une vocation spéciale d'initiative ou de résistance en des temps particulièrement troublés, semble-t-il ; or, c'est chaque jour, en lisant son journal, en obéissant aux lois, en exerçant sa profession, en écoutant l'avis de ses amis, de son parti, en gagnant son argent, que le chrétien tiendra compte de ce seul fait impérieux et libérateur : Dieu est le maître, je n'ai de compte à rendre qu'à lui. En confessant la souveraineté de Dieu, il s'expose non tant à la colère et à la dérision des puissants de ce monde qu'à l'exaucement du Dieu fort, fidèle à ceux qui l'invoquent comme tel.

Le Dieu d'amour est notre juge. Car il nous libérera en condamnant, en écartant définitivement les démons. Il accomplira son élection envers nous en nous donnant la vie éternelle ; en ce que rien ne nous séparera de lui, ni mort ni péché ; en établissant son règne dans la gloire. La Bible annonce ce jugement, mais uniquement comme espérance, comme promesse de vie éternelle, comme don d'amour. La perspective du jugement implique qu'il y aura des réprouvés, une juste condamnation des ennemis de Dieu. Mais ce n'est pas de cela que la Bible nous parle avant tout. Elle est la bonne nouvelle : le message de grâce et de victoire offert à tous. Il n'y

a que foi, espérance et amour. C'est pourquoi le jugement est la force du chrétien, non sa hantise. C'est à cause du jugement, c'est-à-dire de la victoire du Dieu d'amour, qu'il lutte et milite sereinement. S'il cesse de se laisser troubler par la faiblesse de l'Eglise, par la désillusion qu'apportent les rêves de paix ou d'empire temporels, par la crainte d'un naufrage des civilisations, par l'injustice qui ravage nos vies, ce n'est pas seulement dans l'obéissance au commandement du Dieu d'amour, c'est surtout dans l'espérance de la victoire définitive de Dieu. L'espérance du jugement nous garde de rien prendre au tragique ici-bas. L'Eglise sait que le règne de Dieu éclatera dans la gloire, elle ne travaille qu'à le hâter, elle n'est pas honteuse et souffrante, mais missionnaire et conquérante. Elle appelle les peuples non pour les grandir et leur imposer notre supériorité, mais pour les convier au grand avènement. Ses souffrances ne sont pas effort méritoire et héroïque, mais sa soumission joyeuse préfigure la joie d'être dans l'éternité l'épouse du Seigneur.

Voilà une grande somme de liberté, de joie et d'espérance, une détente et une plénitude de la vie, une réalité nouvelle rendue à la Bible, au culte, à la vie dans l'Eglise. Ce n'est pas neuf en soi. Nous avons su de tous temps que telle devait être la vie et la joie du chrétien. Mais le pourquoi et le comment dépendent d'une vraie connaissance de Dieu et sont au prix d'une confession fidèle, d'une obéissance toujours recommencée, d'une foi qui risque tout et veut vraiment accepter tout ce que Dieu lui

donne et lui ordonne. C'est peut-être parce que l'exigence est si absolue qu'on a peine à voir l'exaucement et la joie derrière l'armée des paragraphes de la *Dogmatique* et cette recherche intransigeante d'une doctrine. C'est aussi peut-être parce que nous oublions qu'en théologie la connaissance de Dieu est acte de foi plutôt que de pensée, parce qu'elle est déjà réalité éthique, puisque Dieu est le Dieu de la foi et le Dieu qui commande. Toute cette doctrine est une clef qui nous ouvre les bénédictions et la source de vie. C'est pourquoi il nous convient de mettre dans la balance, quand nous jugeons du barthisme, ce désentravement, cette simplification de la piété, cet épanouissement de la ferveur et de la vie qui sont en corrélation si étroite avec la recherche et la connaissance de Dieu.

G. PAYOT.